



1. P. Versina
2. A. Tassin
3. L. Volade
4. E. D'Herouville
5. Camille Pelletan
6. E. Bonnier
7. E. Blémont
8. Jean Aicard

d'après un croquis de Fantin-Latour

LE GROUPE DE

LA RENAISSANCE

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Une association artistique - si bruyante soit-elle - si elle ne possède sa revue, voire son édition, est une pauvre chose aveugle et muette. Le Parnasse contemporain, c'est Lemerre. Les "Vilains Bonshommes", "les Zutistes", c'est Blémont.

Deux revues se partagent la gloriole d'avoir recueilli ces poètes sans gîte : La Revue du Monde nouveau et La Renaissance littéraire et artistique.

L'historique du Monde nouveau est vite bâclé(1). Il ne traversa le monde littéraire nouveau qu'en étoile filante. Malgré la richesse de ses sommaires, enfant mort-né, il ne vécut que l'espace d'un printemps : février, mars, et avril 1874. Charles Cros et Henri Mercier, ses créateurs, vite désargentés, durent renoncer à accumuler de nouvelles dettes.

La Renaissance bâtie sur un sol plus consistant, compte dans l'histoire des lettres. Aussi,

(1) Voir L. Forestier, thèse complémentaire "La Revue du monde nouveau".

le doit-elle à son fondateur, qui, malgré sa tare originelle de poète, hérita d'une ascendance bourgeoise et boutiquière qui le préparèrent à savoir diriger sa barque.

Emile BLEMONT

François Petitdidier fonda, avec un associé messin, au 18 de la rue du Mail, une maison de vente en gros de lainages et soieries. Le commerce bon an mal an ne rapportait guère. M. Petitdidier accepta de succéder à un parent de la famille alliée, dans une teinturerie de la rue Saint-Martin.

La prospérité acquise lentement ne vint qu'après les privations et l'acharnement au travail. François Petitdidier était le premier de sa lignée à quitter la terre; il avait gardé du paysan ancestral, la ténacité, l'entêtement et la patience à attendre les bonnes récoltes. Toutes ces qualités jointes à l'affabilité indispensable au bon commerce, il les légua à son deuxième fils, Léon-Emile Petitdidier, né le 17 juillet 1839, baptisé le 20 du même mois à Saint-Nicolas-des-Champs.

Le fils du teinturier, d'une intelligence précoce se montra doué pour les lettres et les études. Il fit sa logique avec le professeur Paul Janet, le philosophe, qui le prit en estime et essaya de convaincre la famille de le laisser poursuivre dans cette voie.

Il est bachelier en décembre 1856. Sa vocation est déjà nette quoique peu lucrative et peu digne de ravir d'honnêtes commerçants. Il est poète.

Au banquet de la Saint-Charlemagne, le 31 janvier 1857, il lut une satire en vers de sa composition: "le lorgnon", et il traduisit pour la classe d'anglais "Adieux à la mer" de Byron. Ce goût poétique, il faut l'en croire, lui vint très tôt. Il se souvient d'une retenue - il avait alors dix ou onze ans - où seul

en classe, lui vint l'idée de rimer des vers sur une légende épique.

Il avait de qui tenir. Un oncle du côté maternel, Auguste Jolly, abandonnait de temps à autre son métier de teinturier pour se livrer à sa passion: la poésie. Il fréquenta Hégésippe Moreau et Béranger, il copinaut avec Pierre Dupont et Gustave Nadaud. Il eut son heure de gloire en 1848 en rimant un chant héroïque Spartacus qui fut alors sur toutes les lèvres révolutionnaires. Ce fut aussi la cause d'heures sombres.

Trop envue dans les bouleversements de 1848, il se retrouve en 1851 sur la paille humide des cachots, au Fort d'Ivry; ce n'est que par l'entremise d'amis, tel le peintre Géraud, qu'il est libéré. Depuis cette semonce, il rimaille sur un ton plus badin. La "Lice chansonnière" organisera, en 1897, un banquet en l'honneur des soixante ans de chansons de leur doyen.

Le jeune Petitdidier avait un autre point commun avec son illustre parent, il connut également la vapeur des étuves teinturrières. De santé délicate, il tomba malade, alors que son père le voyait déjà entrer à l'école Polytechnique, il pensa que l'échauffement du travail de tête nuisait à la santé de son chétif enfant et que le labeur des mains le remettrait sur pied.

"Le logicien de la veille chaussa les gros sabots de hêtre, pataugea dans l'eau sur les pavés, épingla à son bourgeron les coupures d'étoffe où s'échantillonne l'ouvrage qui reçoit le mordant, puis la couleur, et prit en main le chevron pour tourner et retourner les pièces à teindre dans le bain convenablement dosé de la chaudière bouillonnante"(2).

La manie des couleurs accentuait sa pâleur de jour en jour. On essaya le grand air parisien. Léon-Emile, abandonnait la teinture

(2) Emile Blémont : Mémoires d'un poète.

confiée à son frère aîné, fut placé chez un oncle paternel, dans un grand magasin de nouveautés à la pointe Saint-Eustache. Et l'on vit le bachelier d'hier, une paire de ciseaux à la main, tâchant de refiler aux badauds attroupés des fins de coupons bon marché. Sa santé périlclitant toujours, il fut décidé, sur l'avis médical de le faire voyager. C'est ainsi qu'après un long séjour anglais, le jeune Léon-Emile visita l'Espagne et la Suisse, devint polyglotte et se familiarisa avec les littératures étrangères.

Revenu à Paris, le conseil de famille convint que décidément on ne pourrait jamais faire de ce songe-creux un commerçant, et Léon-Emile entra chez Me Elphège Lesage, avoué de première instance, rue Sainte-Anne, où il continuait à parfaire son droit. L'étude de l'avoué ne faisait qu'accentuer par contraste son penchant poétique.

En décembre 1865, il avait un volume prêt à éditer. Le père Petitdidier ne voulut jamais que son nom, jusque là honnête, ne paradât stupidement en chef d'un recueil poétique.

A dater de ce jour naquit le poète Emile Blémont, et moururent : le teinturier, le marchand d'étoffe à la criée, le clerc d'avoué Léon-Emile Petitdidier.

Contes et Féeries par Emile Blémont parut au printemps de 1866 chez Julien Lemer (librairie centrale, 24 boulevard des Italiens). Blémont entra dans le monde des lettres. Il porta lui-même son premier-né à Emile Zola, accueil chaud, à Leconte de Lisle, accueil froid, à Théodore de Banville, accueil des plus sympathiques. C'est par Banville qu'il connut l'ordre corporatif; chez lui, il se lia avec les jeunes têtes turbulentes du Parnasse qui étouffaient sous la férule de Leconte de Lisle; là, il vit Valade et Mérat, Verlaine, Emmanuel des Essarts.

La poésie fut sa raison de vie, encore faut-il la gagner. En février 1867, Blémont soutint

sa thèse de droit. Il est inscrit le 4 mai au tableau des avocats stagiaires à la Cour de Paris.

Les poètes qui hantaient chez Banville étaient beaucoup moins occupés que lui. La plupart étaient employés à l'Hôtel de Ville de Paris : Mérat, Verlaine, Valade, Franck, Armand Renaud... On ne les surchargeait pas de besogne outre mesure. Qui dénombrera la quantité de poèmes nés, vers cette époque fin d'empire, sous les lambris de la débonnaire Mairie de Paris ?

Malgré Thémis qui l'accaparait et prenait le meilleur de son temps, Blémont n'était pas le dernier à lire, dans les soirées fébriles d'art, les derniers vers de sa composition. M. Petitdidier diurne faisait place au poète Emile Blémont dès le soir descendu. Sa signature s'étalait, en 1866-1867 dans les journaux qui, alors, étaient ouverts largement aux poètes : Les Coulisses parisiennes, Le Nain jaune etc..

Le soir, il amenait souper chez lui, rue La Bruyère; Valade, Mérat et Coppée, et tard dans la nuit on discutait d'art et on lisait d'un ton emphatique sa dernière production. Blémont appréciait beaucoup le jeune parnassien Coppée qui allait brusquement se faire un nom le 14 janvier 1869. On venait ce jour là de jouer Le Passant, ce fut un inattendu et constant triomphe. On termina la soirée et la nuit chez Nina de Callias, rue Chaptal, on sabla le champagne pour la victoire du poète François Coppée et pour celle du Parnasse qui triomphait par lui.

Blémont s'était lié plus intimement avec les deux inséparables Albert Mérat et Léon Valade. En l'été 1869, on prépare en chœur une escapade en Italie, et voilà le trio en extase devant les chefs-d'oeuvre du Quattro cento à Turin, Milan, Padoue, Vérone, Venise, Pise, Florence, Bologne, Rome. Là, bercé sur les gondoles vénitiennes, ballotté dans de mauvaises carrioles, méditatif dans le silence des églises exubérantes, Blémont remplit ses carnets

de presque tous ses Poèmes d'Italie (3) qui furent composés sur le motif.

Alphonse Lemerre accepta d'emblée de publier les Poèmes d'Italie, mais l'histoire allait se charger de bousculer les projets. "L'achevé d'imprimer" porte la date du 26 août 1870, le livre sera seulement mis en vente en juillet 1871.

Dans cette courte année beaucoup d'événements historiques s'étaient produits. L'Empire s'effondrait dans la défaite. La guerre franco-allemande faillit rompre de si bonnes amitiés. Les uns voyaient une chance de se débarrasser de Badinguet, d'autres poussaient des cocoricos patriotiques. Blémont ne croyait pas aux carnages bénis. Il faillit frapper Charles Cros - qui voulait en découdre - pour lui prouver les bienfaits du pacifisme.

Après Sedan, l'aigle moribond et le 4 septembre, l'inquiétude était grande dans la capitale, l'espérance faisait place aux plus noires appréhensions. Les uns fuyaient, d'autres se terraient, quelques-uns s'organisaient pour une défense désespérée. Paris tout entier était militarisé. Blémont, comme la majorité de ses camarades, se trouva le chef orné d'un képi après sa nomination au grade de sergent-fourrier à la troisième compagnie du 116ème bataillon de la Garde Nationale. C'est ainsi que Félix Régamey, le croqueur du groupe, nous le représente : un Blémont écrasé par la défaite, l'oeil lointain, le pli amer aux lèvres, peu rassuré sur des lendemains sur qui s'amoncellent les nuages noirs(4).

Le service ne lui prenait qu'une partie de sa journée, à titre de fourrier il rentrait le soir à son foyer. De retour de son avant-poste de la Porte de Saint-Ouen, il retrouvait les amis restés parisiens. On commentait les évé-

(3) Alphonse Lemerre, 1870-1871.

(4) Illustration p.37



ÉMILE BLÉMONT EN SERGENT-FOURRIER

(Par Félix Régamey)

nements avec amertume, on lui donnait raison de ses sinistres pressentiments.

Son journal tenu irrégulièrement pendant le siège donne la couleur du temps :

25 novembre 1870 - "Ce soir, je suis revenu tard avec Valade; et c'était une impression singulière que de traverser ce Paris muet et solitaire, sans gaz, sans bruit de voiture, où ne vibrait que le grondement lointain du canon".

Le 8 janvier 1871, il philosophe sur les malheurs de la guerre :

"Ceux qui savent le mieux tuer, sont les maîtres du monde. Et pourtant, ceux qui savent le mieux mourir, ne gouvernent-ils pas l'humanité du fond de leur tombeau?"

Le 15 janvier, il constate que le poète domine seul la situation par l'esprit : "Valade fait tranquillement des vers". Le 20, il attend en vain Verlaine et Valade retenus on ne sait où.

Le 1er février, Blémont va rejoindre Valade au café du Gaz, en face de l'Hôtel de Ville - la succursale attitrée des expéditionnaires poètes de la mairie; - il y rencontre Edmond Lepelletier en caporal lignard.

Le 15, il dîne avec Camille Pelletan sur le départ, le 24, il prend le thé chez Verlaine, quai de la Tournelle.

Le 1er mars, Blémont va chercher Verlaine à l'Hôtel de Ville, tout est perdu, les allemands occupent les Champs-Élysées et les Tuileries.

Le 17 mars, il rend visite à Mérat, qui, malade, avait quitté Paris avant le siège. Ce même jour il passe la soirée chez Verlaine, il y retrouve Lepelletier. La capitale est en ébullition.

Le lendemain 18, éclate la guerre civile.

Le siège, la Commune n'empêchaient pas les amis de se voir, de trinquer ensemble, de se contredire, de dire des vers de circonstance,

de s'engueuler ferme. Seules les vêtements s'étaient transformés.

Les réunions d'alors ressemblaient à un mess, à une chambrée, à une beuverie de conscrits, à un rassemblement d'anciens combattants. Les poètes avaient troqué la plume pour le chassepot. Du 2ème canonnier servant-tireur au somptueux galonné, tous les uniformes étaient possibles; bien que le mot "uniforme" soit quelque peu à contre sens.

Tout était admis, la garde manquant "d'uniformes", habillait à la diable, ou n'habillait pas du tout: des vareuses troupières et des pantalons civils, des culottes de cheval et des vestons de sortie. Mais tout était dans le couvre-chef. Pas de militaire sans son képi réglementaire. Un seul faisait tache, comme le vilain petit canard de la fable, un seul, Cabaner. C'eut été pourtant une bonne occasion de se vêtir à peu de frais. Mais, lui seul ne s'aperçut jamais de la guerre. Sa tête pleine de rimes et de musique regrettait seulement que le canon ne fut pas toujours en mesure.

Le belliciste d'hier Charles Cros faisait amende honorable en rafistolant les blessés. Antoine Cros, chirurgien-major du 249ème bataillon de la Garde Nationale s'était adjoint son frère Charles au grade de sous-aide major. Les obus allemands les avaient involontairement rapprochés du groupe. Habitant au 95, rue de Rennes, la maison fut très endommagée par le bombardement de décembre 1870. Les Mauté - beaux-parents de Verlaine - les recueillirent dans leur appartement du boulevard Saint-Germain, en face du square de Cluny.

Il y eut là encore de bonnes soirées. Verlaine évoquera les bons moments d'avant-guerre, quand chez Nina on fêtait la victoire du Pas-sant; l'heureux Coppée qui, ce jour là, portait haut la bannière parnassienne. Lepelletier arborait une lettre de Verlaine, où celui-ci résumait un soir heureux : "dîner au quartier Nina-

cum atque Sivrol and Cross (Carolus)" traduit librement de l'esperanto verlainien : "dîner au Quartier latin avec Nina (de Villard) Sivry (monsieur beau-frère) et Charles Cros".

Sous l'Empire, chez Nina, toutes les tempêtes littéraires et politiques soufflaient à démanteler les paisibles rafiots bourgeois. Les oreilles de Badinguet devaient siffler quand la quintessence de la future Commune y fomentait révoltes et complots. Raoul Rigault, Peyrouton, Flourens, Ferdinand Révillon, Lavigne, Bazire, la plupart enragés de politique, blémissant d'idées vengeresses et de lendemains radieux, ruminaient des carnages en silence.

Nos poètes, eux, hérauts du verbe, tonitruaient : l'opposition est le lieu béni pour ceux qui voient le talent bafoué, les honneurs et les prébendes allant à des amuseurs de foule et à des lèche-bottes.

L'heure venue enfin, le pouvoir en main, les comploteurs d'hier tiennent l'Hôtel de Ville, tout naturellement, ils proposent aux gens de plume d'en être. Et tout comme les invités de l'Évangile, chacun se trouve un empêchement majeur, le feu de l'inspiration étant si dissemblable du feu meurtrier des barricades.

Blémont contacté par Peyrouton pour occuper la fonction de délégué de la Commune au Ministère de l'Intérieur... demande à réfléchir. Sa réflexion n'était pas terminée que les Versaillais avaient repris Paris.

On savait leurs amitiés compromettantes. Ce fut un moment d'angoisse. Le 10 avril, prudemment, sur "l'instance de sa mère", Emile Blémont se replia en province.

Verlaine avait gardé son emploi à l'Hôtel de Ville en avril et en mai. Sa participation à la "Commune" fut des moindres, certes, mais on pourra faire des rapprochements désagréables quand se lèvera le mauvais vent des épurations. Bref, il serait mieux à Fampoux, dans

le Pas-de-Calais chez un oncle du côté maternel : M. Julien Dehée.

Les frères Cros s'éloignèrent de la capitale. Charles avait été nommé à son poste sanitaire par un décret d'avril 1871, mauvaise date.

La chaude alerte eut pour résultat immédiat de guérir à tout jamais nos poètes de la "politique" et de les cantonner désormais dans leur métier. Ils avaient vu sur le terrain à quoi mènent les rêves pacifiques et les bonnes paroles sur l'amour universel. Comme il est dit familièrement : "ils gardèrent leurs idées, mais se gardèrent bien de les mettre en pratique".

Pour eux, en cet automne 1871, un événement de première importance littéraire est en train de se produire. Une explosion dont ils ne mesurent pas encore les conséquences, la découverte d'un génial poète au berceau : Arthur Rimbaud.

Timidement, un à un, on avait regagné la capitale. On s'apprêtait à reconstituer les groupes dispersés, les "Vilains Bonshommes" n'avaient pas subi trop de perte dans le conflit. Déjà le 12 août, Verlaine questionnait Blémont sur l'atmosphère qui régnait à Paris : "J'ai appris avec plaisir la résurrection des "Vilains Bonshommes".

Mais Blémont avait une ambition plus grande que d'organiser les agapes de quelques tumultueux poètes échevelés.

La Renaissance littéraire et artistique

La défense de la veuve et de l'orphelin ne lui suffisant pas, Emile Blémont entreprend de se faire l'avocat des valeurs françaises menacées. Il prend contact avec quelques amis pour créer un organe qui soit réellement le fer de lance d'une renaissance. On vient d'être écrasé sur tous les fronts : militaire, politique et social. Il nous reste une arme, notre langue.

Nous devons témoigner. Nous existons encore. Nous avons le devoir de rassembler les forces dispersées. Nous avons été vaincus sur le plan matériel, l'esprit, lui, n'est pas mort.

Il plaïda habilement, fit tant et si bien, qu'après avoir réuni les fonds et les bonnes volontés, le 27 avril 1872 parut le premier numéro de sa revue dont le titre à lui seul est tout un programme : La Renaissance littéraire et artistique.

Blémont fraternisait au Palais avec un jeune confrère, épris comme lui de belles-lettres : Pierre Elzéar Bonnier-Ortolan. Ce dernier appartenait à une famille de juristes, qui volontiers consacrait ses loisirs aux lettres. Si son grand-père Ortolan ne dérogeait pas de la littérature juridique, la mère de Pierre Elzéar, auteur dramatique à l'occasion, fit jouer quelques pièces sur différentes scènes parisiennes sous le pseudonyme de Zari, diminutif de son prénom Elzéarine. Pierre Elzéar-désormais sera son nom de plume - connaissait les "Vilains Bonshommes" d'avant guerre. Il était parnassien. Il fut tout de suite conquis par le projet et offrit d'emblée son concours.

Blémont se réservait la rédaction en chef avec les collaborations directes de Pierre Elzéar et Léon Valade son ami de toujours; Jean Aicard accepta d'être directeur-gérant.

Ce fut une exceptionnelle revue de qualité. Blémont ne voulut pas faire de cette tribune l'organe d'un clan. Il désira que son hebdomadaire représentât la meilleure littérature du moment, pour cela, il fit appel aux gloires consacrées, sans oublier la jeune élite, l'avant-garde prometteuse. Ses amis, Valade et Méral lui apportaient, outre leur fréquente collaboration, la troupe des Zutistes, qui, dans sa presque totalité participa à la Renaissance.

C'est ainsi qu'au sommaire du premier numéro se coudoient : Jean Aicard, Théodore de Banville, Sully-Prudhomme et Pierre Elzéar, Léon



P. Elzéar eau forte de Am. Lynen

Valade, Blémont et Ernest d'Hervilly.

Sitôt sorti de presse, ce premier essai en main, on secoue le ban et l'arrière-ban. Blémont s'en fut voir le patriarche des lettres, Victor Hugo de retour à Paris, qui leur donna mieux qu'un conseil et qu'une recommandation, il leur offrit une lettre-programme que le numéro 2 s'empressa de publier. Hugo galvanise les jeunes enthousiasmes dans son style de charge sabre au clair :

"Nous venons d'assister à des déroutes d'armées ... le moment est arrivé où la légion des esprits doit donner. Il faut que l'indomptable pensée française se réveille et combatte sous toutes les formes.(...) La France a pour auditeur le monde civilisé. Qui a l'oreille prend l'âme. La France vaincra. On brise une épée on ne brise pas une idée. Courage donc, vous, combattants de l'esprit...."

Que l'on perde une bataille sans qu'on ait perdu la guerre, d'illustres résistants l'ont depuis proclamé. C'était l'avis de l'exilé volontaire de Guernesey, le dernier si nécessaire. Autre point de similitude historique, Hugo en terre étrangère - à portée de rame de la France - gouvernait les lettres, assurait le premier ministère de l'esprit en exil. Aucun édile en poste ne recevait pareil courrier, et, de là-bas il discernait : diplômes de bonne conduite spirituelle et certificats de patriotisme républicain.

A son retour sur le sol natal, le triomphal vieillard devint l'oracle, le doyen de la pensée, le vénérable apôtre de la liberté, des arts et des lettres. L'avant-garde aussi bien que le conservatisme lui vouaient la même adoration. Avoir sa garantie, le prendre pour fanion et pour patron tutélaire convenait à Blémont dans sa volonté de rassemblement des esprits sous la bannière revancharde. Les termes de la lettre-programme dans le style hugolien reprennent point par point, les propos que l'avocat avait plaidés avec brio devant la noble barbe.

Hugo terminait son épître par des images bien à lui :

"Je suivrai des yeux votre effort, votre lutte, votre succès. C'est par le journal envolé en feuilles innombrables que la civilisation essaime. Vous vous en irez par le monde, cherchant le miel, aimant les fleurs, mais armés. Un journal comme le vôtre, c'est de la France qui se répand, c'est de la colère spirituelle et lumineuse qui se disperse; et ce journal sera, certes, importun à la pesante masse tudesque victorieuse, s'il la rencontre sur son passage; la légèreté de l'aile sert la furie de l'aiguillon; qui est agile est terrible; et, dans sa Forêt-Noire, le lourd caporalisme allemand, assailli par toutes les flèches qui sortent du bourdonnement parisien, pourra bien connaître le repentir que donnent à l'ours les ruches irritées.

"Encore une fois, courage amis".

Victor Hugo

Il tint parole et suivit des yeux la revue. Pour le numéro du 27 juillet 1872, il donne un sonnet dédié à "Mme Judith Mendès", la fille de son vieil ami Théophile Gautier. Il conclut par ce distique où se développe l'heureux accord des contraires, la joie de concilier et d'harmoniser les oppositions.

"Nous sommes tous les deux voisins du ciel, Madame
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux".

Victor Hugo se rappela encore au bon souvenir de la jeune équipe quand elle ouvrit une souscription pour l'édification d'un monument à la mémoire du poète Glatigny, mort en avril 1873. Le Maître joignit à ses largesses l'autographe suivant que Blémont conserva comme une précieuse relique :

"Mon jeune et cher confrère,

"J'envoie à vos vaillants et gracieux amis

de la Renaissance mon obole pour notre cher Glatigny.

"La Renaissance me charme; et je lis avec bonheur cet éloquent et spirituel journal. Dites-le à nos amis.

"Vous êtes chef dans la légion des esprits qui sont aujourd'hui l'honneur de cette fin de siècle. Vous êtes une de ces âmes de lumière que j'aime".

Victor Hugo



Une étude détaillée des sommaires de la revue serait des plus utiles. Aucun des noms importants de l'époque n'y manquent : Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Catulle Mendès et sa jeune femme - pour peu de temps - Judith, André Theuriet, José Maria de Heredia etc...

Notre rôle ici est de mettre en scène un Blémond novateur, initiateur, ouvrant les portes de son journal à de jeunes talents. Nombre de plumes s'essayèrent ici, elles connurent par la Renaissance la joie de voir pour la première fois leur espoir imprimé. Nombre de "préoriginales" parurent dans la Renaissance.

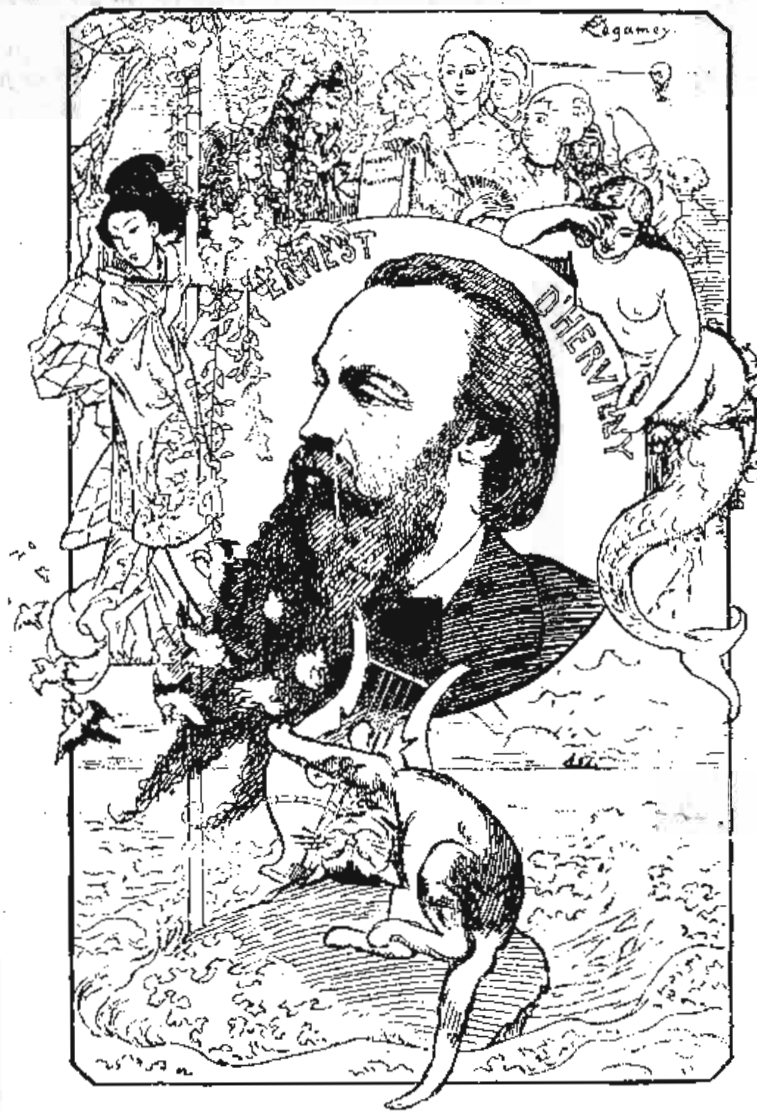
Là se rencontrent les jeunes qui doivent fonder l'école nouvelle, il faut faire partir de cette époque "l'aube du symbolisme" (5).

Tous nos maîtres y sont :

Mallarmé y publie la traduction des poèmes de Poe (1872 de juin à octobre),
- l'oeuvre poétique de Léon Dierx (le 16 novembre),
- Le jury de peinture pour 1874 et Manet (12 avril 1874).

Villiers de l'Isle Adam déroule sur plusieurs numéros de larges extraits d'Axel en 1872.

(5) Noël Richard.



C'est le début de la vie vagabonde de Verlaine, on l'y voit peu, il y donne cependant Ariette oubliée (29 juin 1872).

Un seul des dieux symbolistes est en disgrâce : Barbey d'Aurevilly, on ne lui ménage ni critiques acerbes ni coups de griffes, ni ironiques allusions. Peut-être a-t-il blessé quelqu'un du bureau qui se venge ?

Le 22 juin, il est durement malmené par Attatroll (pseudonyme de Léon Valade) dans une série intitulée : "Les poètes morts jeunes". Un mois plus tard, la chronique "petite gazette" signale sous la plume de Gustave Morel (?) une nouveauté picturale; l'auteur est partagé entre l'admiration due au peintre Manet, et le ridicule dû au dandy Barbey :

"Une des attractions du salon de 1873 - anticipons - sera M. Jules Barbey d'Aurevilly peint par Manet. Nous en félicitons le truculent écrivain d'"une vieille maîtresse"le Brummel du café Tabourey; son portrait revenait de droit à un coloriste. Surtout, M. Manet, n'oubliez pas les gants bleu-de-ciel, les manchettes de porcelaine, ni la cravate sang-de-boeuf de votre modèle! - plaisanterie à part, le public peut s'attendre à une oeuvre remarquable".

Gustave Morel

Il soufflait à la Renaissance un air neuf. De très jeunes auteurs, - choisis car le rédacteur en chef exerçait une sélection sévère malgré le besoin incessant de copie - pouvaient s'exprimer.

Arthur Rimbaud, Germain Nouveau, Paul Bourget, Raoul Ponchon, Maurice Bouchor, Maurice Rollinat ont eu la primeur de l'impression, et beaucoup d'autres aussi que la postérité n'a pas connus.

Le 28 décembre 1872, un article très curieux sur "Spinoza" signé Pierre Pohl annonce l'auteur des "études psychologiques". Pierre Pohl continue sa collaboration en donnant à la re-

vue des poèmes (27 juillet 1873) des nouvelles : "l'esprit qui nie" (mars 1873) "la main de bronze" (15 février 1873). Une signature apparaît au bas d'un article révélant un jeune poète inconnu qui vient de mourir : Adrien Juvigny, et du même coup le nom du futur romancier : Paul Bourget.

La Renaissance peut être fière d'une grande première : "Le sonnet d'été" (30 novembre 1872) signé P. Néouvielle, puis le 15 mars 1873, "Style Louis XV". Le 19 avril apparaît le vrai nom de l'auteur : Germain Nouveau, signant une nouvelle : "La petite Baronne". Au cours de l'année, mêlé aux poètes du lieu, il reviendra aux sommaires poétiques avec : "Un peu de musique", "Retour", "En Forêt", "Fantaisie", "Les Chercheurs".

Autre titre de gloire, la publication des "Corbeaux" d'Arthur Rimbaud, le 14 septembre 1872. A peu de chose près, ce sont les seuls vers (6) volontairement livrés à l'impression avant son départ pour l'Orient, son adieu définitif à la poésie.

Nous voudrions avoir le temps de passer en revue les fortes personnalités qui se manifestèrent dans les colonnes si généreusement ouvertes aux talents jeunes et vieux. Il y eut Philippe Burty, le passionné de japonaiserie, l'érudit, le collectionneur. Armand Silvestre, l'excellent parnassien, n'ayant pas encore tâté de la gaudriole qui fera sa fortune parisienne, il valait mieux. Il y eut Paul Delair, un confrère de Blémond rencontré au Palais, il se prodiguait en prose et en vers. Délaissant le masque du pseudonyme, Michel Salomon étudiera avec finesse : Charles Nodier et le groupe romantique; il mettra à profit la longue fréquen-

(6) A. Rimbaud avait publié précédemment : Les Etrennes des orphelins, Revue pour tous, 2 janvier 1870.

Trois baisers (Première soirée), la Charge 13 août 1870.

tation des lettrés pour nous livrer ses souvenirs dans : Etudes et portraits littéraires et Art et littérature.

L'infatigable Ponchon commençait ses gazettes rimées qui ne finiront qu'à sa "retraite de journaliste".

Il y eut aussi Charles Cros présent dès les premiers numéros, par des fantaisies en prose, des proses rythmées. Le 18 mai un conte rythmé (pour les petits enfants) est la première version du "Hareng saur", une primeur aussi, des nouvelles, des poèmes : "Correspondance inter-astrale" en juillet, "Promenade" en août, "Distrayeuse" en septembre, "Matin" en octobre, etc. Il est souvent là dans la revue amie, la providence des Zutistes.

Il y avait Ernest d'Hervilly (7), lui, fut de tous les chahuts, de toutes les agapes, joyeux compagnon, aimable poète, il n'eut que le tort de ne pas se prendre au sérieux, les autres lui ont emboîté le pas.

On ne pouvait se retourner dans une rédaction, dans un dîner des Vilains Bonshommes, des Serineurs, des Zutistes sans voir l'air jovial et la barbe immense de M. d'Hervilly. Il eut une fin peu en rapport avec les joyusetés d'antan. Le franc rieur avait le cœur friable. Le départ à jamais des amis le bouleversait. Il se retrouva seul. Quoi de plus triste qu'un vieux clown forcé à rire et qui n'aspire qu'à la quiétude de l'anonymat. Il n'a plus à poudrer de blanc ses longs cheveux et le fard se fige aux creux des rides.

Nous pensons à la fin triste d'un autre homme d'esprit pris pour un amuseur : Aurélien Scholl, qu'on invitait pour égayer les repas, comme un vulgaire pitre. Un certain soir, il ne desserra pas les dents, conscient du ridicule de sa situation, il ne leva pas le nez de son

(7) 1839-1911



Sonnet
sur
R
quelle allure!
Sa panse a
une enflure
De Panca;
Pour jellure
il a sa
Chevelure
comme Co!

Vert et jaune,
sourit son
œil de jaune

Galion;
mais sa bouche
Est farouche!

assiette. Il était en représentation, il se devait à son rôle. Rien qu'à le voir les convives préparaient leur sourire, se disposaient à noter les bons mots qui allaient courir Paris et l'on avait devant soi un vieil homme bougon, vexé d'être traité en histrion.

Edmond de Goncourt avait souvent rencontré Ernest d'Hervilly chez Philippe Burty, tous deux étaient pour des raisons différentes de ses familiers. A l'enterrement de Burty, il reconnaît d'Hervilly qu'il avait perdu de vue depuis quelques années :

"Plus décharné encore que par le passé et dont la barbe en fleuve, de grisâtre, est devenue du jaune sale du chanvre garnissant les vieilles seringues. Il me déclare avoir un fond d'affectuosité pour moi et est empêché de me le déclarer à domicile par les gens de mon grenier, qu'il appelle les "psychologues"(8).

Pour sûr, on s'amuse moins au Grenier que chez les zutistes.

Plus enclin à noter les travers grotesques que les valeurs morales, Goncourt n'est pas tendre, même et surtout pour ses amis.

D'Hervilly, pitoyable sous le coup qui le frappe dans la perte d'un ami de toujours avait dévêtu l'habit de paillettes. Il se sentait seul, vieux, fini. Goncourt l'avait connu riant sous les assauts prussiens en 1870, il le nota à son heure, le personnage avait changé. La réputation de fantaisiste est sans pitié, on ne pardonne à l'amuseur aucune défaillance. L'homme sérieux qui se laisse aller à la gaudriole - voire plus - est absout pour sa minute d'égarément. Le comique montant sur les planches pour être sifflé tombe pour ne jamais se relever.

Ha! qu'il amusait Goncourt en 1871 quand il usait de son "joli esprit pasquinant". Il régala son auditoire d'anecdotes piquantes, et

(8) Journal du 7 juin 1890.

irrévérencieusement il imitait le maître parnassien :

"D'Hervilly composait justement la voix de Leconte de Lisle au déchirement aigre d'un couteau dans une tranche de melon qui n'est pas mûre"(9).

C'est ce d'Hervilly pétillant d'esprit et Zutiste endiablé qui fréquente alors la Renaissance.



En quelque sorte, la revue de Blémont est le condensé de toute la littérature parnassienne consacrée, l'école la plus neuve et la plus dynamique de ces dernières années; il a senti la richesse de la jeune équipe, qui, sous des dehors de potaches en goguette allait redonner un sang nouveau à la littérature française.

Emile Blémont s'était fait justement remarquer par la qualité exemplaire de sa revue, et par un retour de flamme assez fréquent la reconnaissance de son mérite allait sonner le glas funèbre de l'expérience prometteuse.

Le jeune directeur se vit ouvrir les portes du cercle hugolien. Paul Meurice qui dirigeait Le Rappel - journal d'Hugo - voulut s'attacher un critique si éminent, qui évoluait avec autant d'aisance dans la littérature anglo-saxonne que française. Quand il entra dans la rédaction du Rappel au titre de critique littéraire, il dut un peu négliger son hebdomadaire.

Le 8 février 1873, après une courte interruption La Renaissance continue. Blémont confie l'administration à Richard Lesclide, le futur secrétaire de Victor Hugo.

Avec ce même Lesclide, il fonde Paris à l'eau forte. Signant d'un pseudonyme, "Hilarion", il fournit la revue en prose, critique, poèmes

(9) Journal du 11 janvier 1872.

etc. Blémont se disperse. Le 28 décembre interruption à nouveau de la Renaissance Blémont peut de moins en moins la diriger. Elle reparut le 18 janvier 1874 avec de nouvelles têtes : Henri Palay directeur artistique et Jules Rouquette, administrateur. L'esprit avait quitté les lieux : le 3 mai paraît le dernier numéro. L'ascension trop rapide de la carrière littéraire d'Emile Blémont lui a fait quitter une entreprise qui aurait pu lui assurer une postérité heureuse, qu'il soit remercié pour services rendus à une troupe de Zutistes partis pour la gloire.



Histoire d'un tableau

Edmond de Goncourt écrit dans son Journal du 18 mars 1872 :

"... Je suis entraîné chez Fantin, le distributeur de gloire aux génies de brasserie. Il y a, dans le fond de l'atelier, une immense toile représentant une apothéose réaliste de Baudelaire et Champfleury (10). Et il y a sur le chevalet une immense toile représentant une apothéose parnassienne de Verlaine, de d'Hervilly etc.. apothéose où il se trouve un grand vide, parce que, nous dit-il naïvement, tel et tel n'ont pas voulu être représenté à côté de confrères qu'ils traitent de maquereaux, de voleurs".

Fantin-Latour a eu l'heureuse idée de vouloir fixer sur la toile ses plus célèbres contemporains groupés en de significatifs tableaux. C'est une initiative bénéfique pour l'histoire, la grande et la petite.

Goncourt se trompe en désignant ce tableau : "Apothéose du Parnasse", mais il ne fait certainement que répéter ce que lui en a dit Fantin-Latour. Aucun des grands parnassiens n'y

(10) En fait le célèbre "Hommage à Delacroix" du Louvre.

figurent, ni Leconte de Lisle, le grand patron, ni Dierx, ni Heredia, ni Ménard, ni Coppée, ni France, aucun du jury des recueils du Parnasse contemporain.

Tous, certes, sont issus du Parnasse, sauf Rimbaud à cause de sa jeunesse. Tous, peu ou prou, participèrent à la composition des Parnasse contemporain, sauf Elzéar, Pelletan et Verlaine recalé pour l'édition de 1876, mais remplacé par la venue d'Emile Blémont(11).

En fait, le "Coin de table" de Fantin-Latour est le portrait de la Renaissance. Les trois personnages debout occupant le fond de la toile, en sont les fondateurs. Emile Blémont au centre, la main glissée dans l'échancrure du gilet, le désigne comme premier stratège par ce geste napoléonien.

Son bras droit : Pierre Elzéar, dans toute la dignité de sa tenue de soirée, de profil regarde son chef. Jean Aicard à sa gauche est prêt à répondre à son appel. Tous trois en tenue bourgeoise ont le col empesé de dignes chefs d'entreprise qui viennent de siéger au comité d'administration à la répartition des dividendes.

Au premier plan, cinq poètes assis autour d'une table à peine desservie laisse entrevoir le lieu de rencontre habituel de nos plumitifs. A l'extrême gauche, Verlaine lointain, pensif sous son énorme crâne mongolifère. Pense-t-il aux "Ariettes" ? qu'il compose alors ou savoure-t-il le nectar du verre qu'il tient à la main ?

(11) Pour le Parnasse de 1866 : Paul Verlaine, Léon Valade, Albert Mérat; pour 1869, Paul Verlaine, E. d'Hervilly, A. Mérat, Jean Aicard; pour 1876, E. Blémont, d'Hervilly, A. Mérat, L. Valade, J. Aicard.

Nous considérons Albert Mérat dans le "Coin de table", il n'est pas visible, son fantôme y est.

Rimbaud est là parce qu'il l'a suivi, il regarde Paul, la tête appuyée sur sa main; il tourne le dos aux mondains qu'il méprise, et immédiatement à Léon Valade qui, sagement les bras croisés dans une attitude scolaire est là par devoir, s'interrogeant encore sur la marche à suivre : se retirer comme le fit son inséparable Mérat ou accepter de figurer avec ses bons copains : d'Hervilly, Blémont, Pelletan et Verlaine.

A sa suite vient d'Hervilly, coiffé d'un élégant béret artiste, laissant s'éteindre la longue pipe qu'il tient à main droite, il lit dans l'indifférence générale. A sa gauche, en retrait, médite solitaire, le barbu, le chevelu Camille Pelletan broussailleux, sourcilleux. Tout ce coude à coude n'est pas très chaleureux, on y sent s'y lever un vent de brouille. Sans l'esprit conciliateur qui préside en Blémont, cette union fragile eut éclatée.

A l'extrême droite, une absence, - un trou dans la composition si étudiée par ailleurs - est remplacée par un grand géranium blanc. Mérat n'a pas voulu figurer dans un tableau en présence de Rimbaud malgré la prévenance de Fantin-Latour qui l'a exilé à l'autre bout de la table.

Le portrait collectif image bien l'esprit de la Renaissance. Emile Blémont n'a jamais souhaité être leader de parti, ni même chef d'une école. Il a voulu, et réussi pour un temps, rassembler les valeurs disparates, opposées ou rivales sous le chapiteau de l'Art. Seul "l'Art pour l'Art" parnassien avait pu réaliser le miracle de réunir les noms et les œuvres d'hommes qui ne pouvaient se sentir. L'unique fois où Rimbaud publia dans la Renaissance, "Les Corbeaux" voisinaient avec un poème d'Albert Mérat. Cocasserie du sort, ou esprit malin du rédacteur en chef ? Ils refusaient de manger à la même table, de respirer le même air. Quand Mérat entendait le Carolopolitain franchir la porte du Tabourey, - entrée ponctuée du fameux

cri de guerre scatologique devenu son bonjour - on voyait un consommateur pressé, ramassant ses papiers et son chapeau pour fuir le diable à ses trousses.

D'autre part, les deux poètes estimaient mutuellement leurs qualités ès-arts.

Emile Blémont était ce grand rassembleur qui fut capable de faire cohabiter dans ce "côin de table" : le Rimbaud débraillé, le coude insolemment sur la table, la mèche en bataille et ses messieurs du comité, en habit et chapeautés à huit reflets comme Me Bonnier-Ortolan dit Pierre Elzéar.

Ce simple fait permit de sauver de l'oubli ce charmant d'Hervilly, le poète Camille Pelletan que la politique nous enleva, Léon Valade et Jean Aicard qui profitent de la célébrité bien méritée de ces deux camarades d'alors, ces deux inséparables poètes battus comme des grèves de tempête par le génie : Paul Verlaine et Arthur Rimbaud.



Albert MÉRAT